

Écrire était une chose merveilleuse, un moment magique, une grâce tombée du ciel. Nous étions tous d'accord là-dessus. « Et en plus, avait précisé un des éditeurs, avec les gonzesses, c'est radical, tu n'imagines pas la cote qu'ont les écrivains. »

– Ah ? j'avais dit. Vraiment ?

Jusqu'à présent tout s'était déroulé impeccablement. Après moult essais infructueux, j'étais enfin parvenu, miracle des miracles, à bâtir quelques nouvelles, qui avaient trouvé un accueil complaisant. Et maintenant on me parlait de gonzesses. De gonzesses, et de cote d'enfer.

– Tu veux dire... même pas besoin de les inviter au restaurant?

Il avait hoché la tête : « Comme je te le dis, l'aura littéraire a quelque chose d'aphrodisiaque, c'est connu. »

Manifestement, le conte de fées prenait tournure. Un matin j'étais passé à Antenne 2 récupérer du papier à en-tête. Antenne 2, avenue Montaigne, et j'avais envoyé mes écrits à différents éditeurs, nantis d'un mot griffonné et d'une signature illisible : « Ma petite cocotte, voici des textes d'un jeune talent prometteur, dépêche-toi, je crois que Grasset est sur le coup. » Trois destinataires avaient été retenus : Jérôme Lindon, aux éditions de Minuit; Pierre Assouline, chez Balland; et Françoise Verny, chez Flammarion. Allons à la pêche et attendons, chaque grande enveloppe, frappée du logo fatal de la Télévision, déposée par mes soins, bonjour, je suis le coursier, un pli urgent pour Mme Berny, après tout pas de raison qu'ils soient moins couillons dans l'édition qu'ailleurs.

Il n'empêche, lorsque, de retour chez moi, j'ai vu un message sur mon répondeur, avec la grosse voix, keuf, keuf, de la célèbre directrice littéraire des éditions Flammarion, j'ai failli avoir une attaque. « Ici Françoise Verny, pouvez-vous me rappeler rapidement ? merci. »

Évidemment, j'avais rappelé : « Madame Terny, oui, vous m'avez laissé un message, c'est à quel sujet ? Ah, éditer mes petits trucs, oh, je ne sais pas trop, vous me prenez de court, mais oui, nous pouvons prendre un rendez-vous, pourquoi pas ? »

Et envoyez donc un chauffeur.

Je dois avouer que, les jours suivants, ce début de succès m'était un tantinet monté à la tête. Excusez-moi les amis, mais vous parlez maintenant à un écrivain, et si cela ne vous ennuie pas trop, j'aimerais autant que l'on me vouvoie. J'allais valoir de l'or, c'était évident, ma signature reconnue mondialement s'arracherait dans les meilleures librairies de la planète et mon nom serait sanctifié au plus haut des cieux littéraires.

– Si vous voulez un autographe il est encore temps de le demander, après les prix vont flamber, ne laissez pas passer votre chance.

La nuit précédant la rencontre j'avais fait des rêves épouvantables. Françoise Verny m'enfonçait des aiguilles partout dans le corps et une sorte de comité autour d'une table contemplait la scène en soupirant, ce n'est pas très bon tout ça, même pas bon du tout, mes petites nouvelles chiffonnées se consumaient dans un immense cendrier.

En fait l'entretien s'était passé normalement, ni aiguilles ni comité, mais pas de chèque non plus, le gros serait pour plus tard, Françoise Verny voulait un roman, les nouvelles vous comprenez mon cher... ce qui fait que quelques mois plus tard j'avais retenté ma chance au Dilettante. J'étais tombé par hasard sur une de leurs couvertures, illustrée par Slocombe, un ancien de *Métal hurlant*, ils devaient donc éditer des trucs rock, et là, bingo, second coup de chance, ils m'avaient rappelé et c'était bon,

contrat et chèque, pas énorme certes, mais chèque quand même. Allô les gars, vous avez eu tort de douter, l'Écrivain est de retour.

C'est de cette façon que j'avais été publié. Grâce à un subterfuge et à mes lectures de *Métal Hurlant*, quand j'étais ado.

Un petit livre, avec des anges sur la couverture, « un peu une couverture de pédé » avait dit un copain à moi, mais le principal était là, bien présent, achevé d'imprimer le 13 janvier 1992, et le pire c'est qu'on le trouvait à la Fnac, et au Virgin, et même dans d'autres librairies. Mon Dieu, un livre, un vrai, et c'était moi qui l'avais écrit.

– Tu veux dire avec ton nom marqué et des vraies histoires?

– C'est quel genre, un témoignage ou ton journal intime? Tu racontes quoi, tes pensées profondes?

Du jour au lendemain, sans être la gloire, mon statut avait changé, j'étais devenu auteur.

Et croyez-moi, certaines fois, ça valait son pesant de cacahuètes.

Il y avait eu le concours littéraire de l'Assistance publique, dix écrivains sélectionnés, à l'hôpital Bichat, devant un parterre de malades, certains traînant leur perfusion, les trois quarts en pyjama, tous posant des questions. L'écrivain à côté de moi prenait des notes à toute vitesse, au début je me demandais ce qu'il fabriquait, en fait il préparait ses réponses, exemple la petite dame au fond avec la jambe dans le plâtre voulait savoir pourquoi on écrivait, il notait « écrire », « pourquoi », « le désir », « l'env. de comm. », « le g. de rac. des hist. ». La journaliste qui animait le débat disait : « Oui, bonne question, qui veut répondre ? » Il levait alors la main : « Je pense d'abord qu'il faut parler du désir, de l'envie de communiquer qu'on éprouve, de la relation presque charnelle que l'on va établir avec vous, avec le public, avec les lecteurs ! » Sacré farceur ; après, alors que la petite dame avec la jambe dans le plâtre l'attendait dans le hall pour une dédicace, il était resté scotché dans la

pièce où l'on servait le champagne et les petits fours à discuter avec le dirlo de l'hôpital et un chirurgien-chef, la relation charnelle, le goût de raconter des histoires, vous me remettez une coupe, s'il vous plaît ?

Ensuite il y avait eu le match de foot, Écrivains-Journalistes, Poivre d'Arvor et le terrain olympique, où j'avais été convié tout simplement parce qu'une de mes copines travaillait sur la chaîne où officiait le célèbre présentateur. Là, c'est vrai, autant l'admettre, j'étais pistonné. Mais niveau sport, c'est bon ? s'était inquiété mon contact, tu es en bonne forme ? Bien sûr, j'avais dit, qu'est-ce que tu crois ? évidemment que j'assume ! alors que j'avais toujours été dispensé de gym, et le foot je n'en connaissais même pas les règles, ce n'était pas du tout mon rayon. Sans compter que je m'étais pété le petit doigt de pied sur un rocher à Aquaboulevard, et je ne sais pas si vous vous êtes déjà pété un doigt de pied, en plus sur un rocher, mais ça fait hypermal.

Seulement, handicap ou pas, j'avais beau faire le faux, moi, tu sais, les mondanités, même avec mon malheureux doigt de pied bandé, il était hors de question que je loupe l'événement. Un match de foot avec Poivre d'Arvor ne se refusait pas.

Le premier collègue sur qui je suis tombé dans les vestiaires était, devinez qui, je vous le donne en mille, mon compère de l'Assistance publique, champagne et prise de notes, en grande discussion avec d'autres confrères, écrivains-écrivains, qui passaient à la télé, des tops, en train d'enfiler leur short et leur maillot, à croire que tous jouaient au foot comme des pros, le Goncourt et le Parc des Princes dans la même foulée. Sans vouloir me mésestimer, il apparaissait clairement que j'étais vraiment le dernier des toquards.

– T'es au courant que Le Seuil va très mal?

– Oui, a renchéri un autre, lui avait carrément des genouillères, c'est une catastrophe, il paraît que Truc Machin dégage.

– Tout de même, est intervenu Champagne, je suis passé hier au cocktail, j'ai pris deux coupes, on ne peut pas dire que c'était géant, c'est pas les frais de représentation qui les ruinent.

Nous sommes entrés sur le terrain, gladiateurs pacifiques prêts à exalter la beauté du champagne et des petits fours, mon petit doigt me faisait mal, Poivre avait du retard, on en a profité pour s'échauffer.

Un vieux m'a envoyé la balle, pang, avec une vigueur que je ne lui aurais pas soupçonnée. Pang, je l'ai reshootée à mon tour. La veille j'avais pris un cours avec un ami, versé dans les choses du sport, contrôle du pied, hop, hop, une passe, on monte, et on shoote. Simple en théorie, car, en pratique, après deux ou trois échanges je m'étais pris un tir puissance cinq dans le mollet qui avait failli me rendre unijambiste. Comme la balle en rebondissant s'était engouffrée dans les fourrés bordant le terrain, j'avais profité de cet intermède pour m'éclipser en boitillant, vous dérangez pas, j'y vais, mais

là, aussi incroyable que cela puisse paraître, le ballon avait disparu, volatilisé, impossible de localiser ce petit salopard, alors que Poivre venait de surgir, une caméra derrière lui, moi comme le dernier des abrutis, à croupetons dans la verdure, j'étais incapable de remettre la main sur cette foutue balle. J'entendais l'assemblée s'impatienter, mais où est le ballon, bon Dieu ? Champagne, qui devait m'avoir à l'œil depuis l'hôpital, m'avait balancé direct : « C'est le jeune avec des chaussettes bizarres qui le promène dans les buissons, ah, ah. » C'est vrai que mes chaussettes craignaient, pour les chaussures un copain m'avait dépanné, mais les chaussettes étaient une catastrophe, des imitations Burlington à losanges, roses et gris, pas du tout dans le ton football.

– Alors, c'est bon, tu l'as ?

La solution était de les tire-bouchonner au maximum, vieux pro des stades.

– J'arrive, j'ai hurlé, me voilà !

Le ballon venait de réapparaître, coincé entre les branches d'un rosier. J'ai foncé au

triple galop vers le milieu du terrain, vers Poivre et la caméra.

– Truuuuut, a fait le sifflet, truuuuut !

C'était parti.

Courir, oumpf, oumpf, la balle, ici, par là, courir, oumpf, oumpf, reviens, pff, pff, j'étais en nage. Dire que le football est une activité physique est au-dessous de la réalité, très, très au-dessous. Même Poivre, qui pourtant vu sa situation devait être un spécialiste, avait du mal. Cela dit précisons cependant que, certainement induit en erreur par la proximité de Roland-Garros, il était chaussé de tennis et non de semelles à crampons, à chaque démarrage il menaçait de s'étaler. Au final, les journalistes ont gagné, une bande de musclés surentraînés, ivres de footing et de gymnastique. Champagne, qui au début avait brillé, dribble, dribble, s'était pris un coup de genou dans le menton, un coup de rien du tout pour quelqu'un d'averti, mais lui n'avait pas résisté, sa fausse dent de devant s'était pétée et, s'il avait continué à faire semblant

de cavalier, le feu des premières minutes n'était plus là. Le vieux avait fait un début d'infarctus et se reposait sur la bande de touche, crispé sur sa bouteille d'Évian. Margerin, pourtant d'après mes sources un footballeur averti – il jouait paraît-il tous les week-ends –, avait, par une faute malheureuse, permis un but adverse. Quant à moi, en courant comme un dingue après le ballon, j'avais par mégarde mis le pied dessus, à cent trente à l'heure avec deux journalistes à mes trousses, et je m'étais explosé sur le sol, mon petit doigt en miettes, une douleur telle que sans la présence de l'attachée de presse et de ma copine collaboratrice de Poivre j'aurais hurlé, mais arrêtez ce jeu barbare, au lieu de ça j'avais repris mon trotinement vers le centre du terrain, réflexion faite c'est évident qu'un type comme Platini n'était pas trop payé. Le seul à se démener comme un diable, Du nerf les gars, toi monte, toi reviens, c'était Tom Novembre. Pourquoi était-il là, écrivait-il ? Mystère, toujours est-il que, bardé d'une panoplie

complète de tête de série, il courait dans tous les sens, sans grand résultat, le score définitif avait affiché trois-zéro en notre défaveur.

– Ça doit être cool d'écrire, m'a fait remarquer quelqu'un la semaine suivante, t'as vraiment du bol.

Ce qu'il ne réalisait pas très bien, c'est à quel point c'était crevant.

En fait, écrire demandait des talents multiples, savoir se faire photographe par exemple. J'avais toujours trouvé affreux les écrivains, en couleurs dans *Le Nouvel Obs*, souriant pompeusement, regardez comme j'ai l'air intelligent et profond, et maintenant c'était moi, assis sur le tabouret du professionnel, essayant d'être à mon avantage, le spécialiste me sortait des inepties pour que je souris. Comme mon nom avait des consonances bretonnes il répétait « Ah, c'est bon les crêpes, vive la Bretagne, vive la Bretagne », un horrible teckel aboyait derrière, « Oui, c'est bien, c'est parfait ça,

vive la Bretagne, l'autre profil s'il vous plaît ».

Mais encore ses photos étaient-elles à peu près réussies, j'avais l'air d'un écrivain, un peu bête, certes, mais écrivain, *Le Nouvel Obs* à l'aise, vous pouvez envoyer les filles, alors qu'en revanche celles prises chez l'éditeur pour mettre au dos du livre m'avaient fait l'effet d'un coup de poignard. Même bien conscient que mon degré de parenté avec Alain Delon était vraiment très, très éloigné, il y avait là une trahison manifeste.

– Laquelle prend-on, m'avait dit mon agent traitant, celle-là ?

– Parfait, j'avais répondu, tenant à faire bonne figure malgré tout. Impeccable !

J'avais l'air exactement d'un attardé profond en pleine montée de LSD 25. Avec ce genre de fantaisie comme carte de visite, je ne voyais pas très bien comment les gonzesses allaient être au rendez-vous.

D'ailleurs toute cette histoire de séduction immédiate, les filles en pâmoison et la pipe à l'œil, je commençais à me demander si

ce n'était pas de la blague. Pourtant, mes confrères semblaient formels : « Elle revient vite auprès de son écrivain qui, lui, n'a pas bougé de sa table de travail, même si, sous cette table, une groupie d'écrivain le suce. »

Une groupie d'écrivain le suce... J'avoue que cette phrase, relevée dans le journal d'un confrère, m'avait laissé perplexe. Pourquoi n'y avais-je pas droit ?

Personnellement, j'écrivais sur un secrétaire, de taille plutôt basse, avec une planche inclinée, l'espace entre moi et la table ne devait pas excéder une dizaine de centimètres, autant dire pas du tout adapté à une groupie qui suce, ou alors il aurait fallu une minuscule, une toute petite créature d'écrivain qui suce, avec une tête aplatie et des jambes riquiqui, rien d'étonnant à ce que j'ai du mal à trouver l'article en stock.

À chaque fois que je voyais l'écrivain en question, dans une de ces sauteriers organisées pour nous distraire, je ne pouvais m'empêcher d'y penser, avec son petit chapeau et son accent marseillais, les geishas se relayant

pour le cajoler pendant qu'il rédigeait son œuvre, visiblement nous n'étions pas tous égaux devant le sort.

Une autre chose permise par l'écriture, c'étaient les voyages, en général suite à une invitation de la bibliothèque de la ville, toujours d'ailleurs des endroits hautement improbables : Grostenquin ou Châtillonles-Petites-Écuries ou encore Coudekerque-Branche, à perpète. Le téléphone sonnait un matin, Oui, c'est bien moi, effectivement, oh mon Dieu! vraiment? je ne suis pas sûr de mériter un tel honneur! Et après une lettre de confirmation, *Nous serions ravis, flattés, charmés de vous recevoir à l'occasion de notre festival*, c'était parti, broum, broum, excusez-moi mais je suis invité en urgence, un gros, gros truc sur la région Nord, bien sûr la télé et le Grand Hôtel, à bientôt les amis, à la semaine prochaine!

J'étais parti à toute allure, la femme m'avait dit Surtout soyez à l'heure, nous avons un planning très chargé et je veux vous

accueillir personnellement, vu que j'avais pris du retard au démarrage, c'est ventre à terre que je m'étais enquillé sur l'A1.

Évidemment on s'attend toujours à quelque chose de particulier. De grandes banderoles avec son nom en lettres d'or, une foule en liesse courant après la voiture, Ça y est, le voilà, *welcome, welcome*, la fanfare locale entonnant un chant de bienvenue, le mambo des écrivains, Je vous en prie, c'est trop, mais au lieu de ça il y avait Coudekerque-Branche, un peu avant Dunkerque, un brouillard sinistre et des rues du Nord, pas le moindre panonceau annonçant le grand événement littéraire, la venue de Moi dans la région, et après avoir tourné vingt minutes à la recherche de la bibliothèque-hôtel de ville-salle des fêtes ma voiture s'est arrêtée sur le parking. Force m'était de constater l'évidence, le Salon du livre de Coudekerque était en fait un événement tenu complètement secret, réservé à une élite triée sur le volet informée par courrier confidentiel.